

La remontée du fleuve Congo est une remontée de l'histoire de l'espèce humaine. Le cours enténébré d'une végétation de plus en plus dense nous donne bientôt l'impression que c'est dans un tunnel que se fait la navigation. Plus de notations de clarté, sinon des feux ; pas d'images de mouvement, de courant, de vie aquatique : il est sans énergie ce fleuve en résistance passive, traîtreuse, qui vous pompe la vôtre sous le regard mort des crocodiles et autres monstres préhistoriques.

Fleuve sombre, funèbre, véritable Styx, il conduit non pas à un enfer mais à un vide, une absence, une mystification ; un désenchantement, un voyage vers l'inexistence, la vanité, l'inhumain, les ombres que nous fûmes. Aucun idéalisme : la féroce critique de la colonisation ne suppose pas une vision idyllique de l'état de nature. Le retour du voyage semble encore plus illusoire, on croit qu'on en revient mais quelque chose est resté à jamais dans les eaux noires, quelque chose qui ressemble à la vue : ce sont des aveugles qui redescendent vers l'océan.

le fleuve préhistorique

Remonter le fleuve, c'était se reporter pour ainsi dire aux premiers âges du monde. Un fleuve désert, un grand silence, une forêt impénétrable. Désertes les longues étendues d'eau se perdant dans la brume des fonds trop ombragés. Sur des bancs de sable argentés des hippopotames et des crocodiles se chauffaient côte à côte.

Le fleuve élargi coulait au travers d'une cohue d'îles boisées, on y perdait son chemin comme on l'eût fait dans un désert, ce tout le jour, en essayant de trouver un chenal, on se butait à des hauts fonds, si bien qu'on finissait par se croire ensorcelé, détaché de tout ce qu'on avait connu autrefois, dans une autre existence peut-être. Il y avait des moments où le passé vous revenait sous la forme d'un rêve bruyant et agité qu'on se rappelait avec étonnement parmi les accablantes réalités de cet étrange monde de plantes, d'eau et de silence. C'était l'immobilité d'une force inapaisable couvant on ne sait quel insondable dessein.

Le sombre courant qui s'éloignait avec rapidité du cœur des ténèbres nous ramena vers la mer à une vitesse double de celle de notre montée. La vie de Kurtz s'échappait non moins rapidement, entraînée par le reflux qui la poussait vers l'océan du temps inexorable...

Le Cœur des ténèbres
trad. par G. Jean-Aubry et A. Ruyters
GALLIMARD 1948

Joseph Conrad

fleuves-roman
1 (voir page 1)

rêver au-dessus d'un fleuve de haine

On s'accoude au parapet... on voit pas grand-chose... les buées voilent tout. On devine les bateaux, on entend leur grosse haleine, on entend leur clapotis... le courant qui brise contre l'arche... qui tourne au grand trou... fore, creuse, mugit, brasse la mousse, file...

Ah ! c'est la féerie pure et simple ! Personne pourra dire le contraire ! Ah ! moi ça m'anime les grands fleuves ! ça m'emporte l'imagination... je me connais plus de voir de l'eau couler...

(...) Le fleuve qu'est frétille, croisé, fouetté dans tous les sens... cent petits canots précipitent, foncent au trafic... à frôler tout... arches... hélices... ardentes drisses au vol saisies... poussahs cargos... écrasants monstres...

(...) Le plus tragique c'est les filins qui retiennent le navire par les bouts, gros comme il est, énorme en panse, il est léger, il s'envolerait, c'est un oiseau malgré les myriades de camelote dans son ventre de bois, le vent qui lui chante dans les hunes l'emporterait par la ramure, même ainsi, tout sec, sans toile, il partirait...

Guignol's Band GALLIMARD 1964

Il y a tout Céline dans la relation qu'il entretient avec les fleuves. Elle est double et contradictoire.

D'abord Céline est un terrien qui a le rêve aérien l'obsession de la légèreté : la voile, voilà son idéal. Mais il se garde bien d'y accéder, tout est là : ne pas consommer le rêve. Laisser tout ouvert en ne s'y abandonnant pas. Dès lors, le fleuve qui l'intéresse est dans son cours inférieur, connecté aux océans ; vu d'un port, Paris et surtout Londres, c'est la pointe avancée du rêve, là où les bateaux suggèrent fortement la mer mais ne sont pas en mer. Odeurs, mouettes, barges à la remonte, grues... c'est son monde. La mer sans la mer.

Ensuite ce qui le touche, c'est l'idée de remonter le courant. Contre-courant, seul contre tous, seul à déceler à l'extrême bord du flot un friselis de courant, un ruisseau, qui coule à l'envers du flux et qui permet à quelques rares initiés de naviguer à la barbe du courant dont il souhaite qu'il balaye dans sa furie toute l'histoire de l'occident.

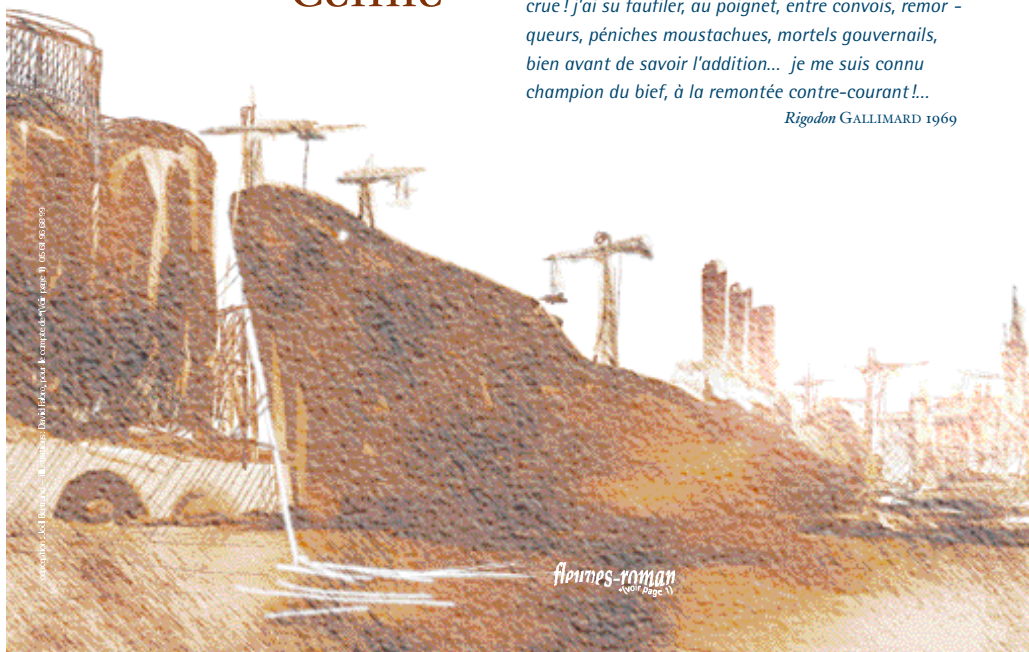


Les torrents qui brisent tout, tordent les ponts, écrasent les villes, déchiquettent remorqueurs et convois, respectent le petit liseré des berges ! ainsi les furies de l'opinion ! t'es au milieu à travers, t'es pulvérisé... le petit liseré contre-courant, là que le vrai artiste nautonnier barre et maintient son esquif !

Louis-Ferdinand Céline

Je craignais personne, les vraies finesses de la godille... à la remontée de l'énorme courant, au milli ! d'une cuillère, artiste ! un poil en deçà : le torrent t'emporte, qu'un cri ! fini ! J'étais phénomène à la crue ! j'ai su faufler, au poignet, entre convois, remorqueurs, péniches moustachues, mortels gouvernails, bien avant de savoir l'addition... je me suis connu champion du bief, à la remontée contre-courant !...

Rigodon GALLIMARD 1969



le fleuve éternellement pur

Le Gange... un statut particulier lui est réservé. Des dizaines de récits relatent l'immersion du fidèle dans ses eaux sacrées. Tous insistent sur l'intrication de la vie et de la mort dans son cours. Son eau aussi est « intouchable » dans le sens où la putréfaction ne saurait l'atteindre et la salir. Elle est pure à jamais selon l'élan mystique du croyant. Quant à son cours, il est éternel, circulaire, ininterrompu. Ce sont des eaux éternelles dans tout instant, le temps y est pris à son propre piège.

Voici le regard qu'un Japonais porte sur le Gange où sont venu échouer des touristes en quête d'une révélation. Chacun, pour des raisons différentes, pense que le fleuve sacré éclairera sa part d'ombre. Or si le Gange n'a cure des états d'âme des touristes japonais, son silence même leur apprendra quelque chose sur le sens de leur existence, sur ce qui aurait pu ou pourrait encore en faire une vie...

Dans la partie peu profonde de l'eau, quelques hommes et femmes battaient leur linge sale contre des pierres puis l'étendaient sur une corde le long de la berge.

Le fleuve suivait son cours et n'avait cure du cadavre qui allait bientôt être réduit en cendres et dispersé au fil de ses eaux. Les pèlerins, mains jointes en prière, s'immergeaient, rinçaient leur bouche et lavaient leurs cheveux avant de remonter les escaliers. Ils pensaient qu'en s'immergeant ils seraient purifiés et que le fleuve sacré servait de lien entre cette vie terrestre et une existence meilleure.

Shûsaku Endô

Au loin, dans la partie sud du fleuve, trois hommes en blanc y envoyaient par pelleées les restes du cadavre qui venait d'être incinéré. L'eau coulait en charriant les cendres d'un mort, mais personne ne trouvait cela étrange ou horrible. La vie et la mort coexistaient harmonieusement.

Des fleurs roses et jaunes qui avaient été bénies, filèrent devant eux et entrèrent en collision avec un objet suspendu à la surface des eaux, ressemblant à un morceau de bois blanc. En y regardant de plus près, il s'avéra être le cadavre d'un jeune chien. Les baigneurs voisins n'y prêtèrent absolument pas attention, et continuaient leurs ébats dans l'eau, s'aspergeant et priant. Mitsuko chercha des yeux le lieu de crémation, là, un nouveau cadavre enveloppé d'un linceul rouge avait été posé sur le brasier. Les hommes qui avaient apporté la litière étaient déjà partis en chercher un autre.

Le fleuve sacré
traduit par Minh Nguyen Mordvinoff
DENOËL 1996



Les ruisseaux et les fleuves sonorisent avec une étrange fidélité les paysages muets, les eaux bruisantes, apprennent aux oiseaux et aux hommes à chanter, à parler, à redire, et il y a en somme continuité entre la parole de l'eau et la parole humaine. Inversement, le langage humain a une liquidité, un débit dans l'ensemble, une eau dans les consonnes. Cette liquidité donne une excitation psychique qui appelle déjà les images de l'eau.

Gaston Bachelard
L'eau et les rêves
JOSÉ CORTI 1942

Le sixième jour Yahvé créa les animaux (donc la truite) et les hommes ; il soumit définitivement ceux-là à celui-ci. Pour les méthodistes écossais immigrés dans l'Ouest sauvage, le Montana, rien n'a véritablement changé depuis. Les rivières sont les mêmes, les truites et les mouches aussi. Au bord de ces torrents tout est resté en l'état, et la pêche à la mouche est ainsi : franchir le temps, ou plutôt le nier, et se retrouver avant le sixième jour, dans l'intelligence divine, lorsque la truite et l'homme étaient un même être dans la pensée et la parole du créateur.

Norman Maclean

La rivière du sixième jour

traduit par Marie-Claire Pasquier, RIVAGES 1997

C'était une cascade à fleur de rivière. L'éperon rocheux était à une soixantaine de centimètres sous l'eau, de sorte que toute la rivière se soulevait en une seule vague, se fouettait en écume, puis retombait sur elle-même et là, elle devenait bleue. Une fois remise du choc, elle revenait en arrière pour voir comment elle était tombée.

Des profondeurs mortes et désolées soudain jaillit la vie. L'animal apparut si lentement qu'on eût dit que le temps historique et lui-même étaient en train de se former dans l'instant.

J'ai longtemps cru que c'était l'eau qui était au commencement de tout, mais si tu écoutes bien, tu t'apercevras que sous l'eau il y a déjà des paroles, elles naissent de l'eau elle-même, l'eau coule sur les paroles.

toute rivière est l'enfance pure d'un fleuve

Ici encore, foin des grands fleuves coulant placides et lents à travers l'immense plaine centrale : déjà impur. Le pur c'est la rivière torrentueuse qui cascade depuis les sommets des Rocheuses. Là fut signé le pacte d'avant la Chute : arbres, truites, saumons, ours, coyottes, hérons, roches, eaux acceptent leurs différences. L'homme moderne n'a rien vu, il vient consommer de la nature harnaché dans l'équipement le plus sophistiqué.

Parfois dans ces escarpements erre un poète qui s'emploie à effacer en lui cette sorte d'humanité. Son but : n'être plus qu'une caisse de résonance au chant de la rivière.

Barry Lopez

Le chant de la rivière

traduit par Adrien Le Bihan, PAYOT 2001

J'observe le mouvement vif de l'eau traversant le peuple des poissons à mes pieds. Je me demande secrètement s'il y a pour eux, comme pour moi, des moments de foi.

Je m'agenouille et plonge mes mains comme des grenouilles sous la surface de l'eau. J'imagine des yeux au bout de mes doigts, comme les yeux pédonculés d'une écrevisse. Les poissons regardent fixement le bout de mes doigts et se sauvent dans l'obscurité de la rivière. Je retire mes mains, conscient de la transgression.

Si vous vous couchez à plat l'oreille sur le rocher, vous entendrez la terre tourner sur son axe et l'ajustement des pierres dans le lit de la rivière. Les battements du cœur des œufs de saumon. Le long du bord, tout au bord, de ces barres de galets, il y a quelques unes des jointures de la terre. Une personne qui aurait beaucoup de courage et d'équilibre pourrait se glisser entre l'eau et le roc, le mouillé et le sec, et peut-être ne jamais revenir. Mais je pense qu'il faut autant de courage pour rester.



le fleuve axe et image du monde

Jamais nommé, le fleuve de Naipaul (on devine le Nil bleu) traverse le roman comme il traverse la ville située à sa courbe. Mais la courbe se déploie davantage que dans les deux dimensions du plan paysager. À la courbe du fleuve... à la charnière plutôt, où s'articulent et commercent deux Afriques : la profonde, animiste, tribale, ethnique, celle de la forêt d'une part, et la brousse musulmane d'autre part, où s'accumulent des couches d'histoire qui ont créé un mélange de civilisations et de cultures : Grecs, Romains, Arabes, Indiens, autres Européens, en plus des natifs.

Cette ville est le port le plus avancé sur le fleuve : en amont sont les rapides impraticables ; en aval la Capitale de cet État de la

Corne (ressemble furieusement au Soudan). Le fleuve est l'exacte représentation de l'Afrique en crise, de l'Afrique insaisissable, incompréhensible. C'est une surface calme qui court lentement et demeure l'axe de communication et d'échanges entre toutes les communautés ; où la « civilisation » est un vapeur quotidien qui relie la région à l'aval ; fleuve secret, se diluant en cent canaux aux entrées dérobées sous la luxuriance arborée, conduisant chacune au huis-clos tribal d'un village ; fleuve presque abstrait tellement il semble indifférent à toutes les crises et les boucheries qui se succèdent ; fleuve-illusion à la surface végétale sans remous, parmi quoi somnoient les crocodiles...

Le long des canaux secrets par lesquels elle quittait son vilage, Zabeth et les autres femmes manœuvraient leurs pirogues à la perche jusqu'à ce qu'elles atteignent le fleuve. Là, tout près de la rive, elles attendaient le vapeur, leurs pirogues pleines de marchandises qu'elles vendaient aux passagers du navire et du chaland qu'il remorquait.

À leur apparition, elles pagayaient jusqu'au milieu du fleuve en dérivant avec le courant. Le vapeur passait, les pirogues étaient secouées par la houle ; alors arrivait l'instant critique où les pirogues et le chaland étaient au plus près. Les femmes lançaient des cordes que des marins empoignaient et fixaient aux amarres et les pirogues, jusqu'alors entraînées par le courant, se mettaient à s'agiter en sens contraire tandis que les passagers jetaient des morceaux de papier sur le poisson ou le singe qu'ils voulaient acheter. Zabeth remontait le fleuve à la remorque du vapeur, arrêtant sa pirogue avant les docks pour éviter des fonctionnaires toujours prêts à réclamer des taxes.

Toujours, venant du sud, d'au-delà la courbe du fleuve, on voyait de grosses plaques de jacinthes d'eau, îles sombres flottant sur le fleuve obscur et secouées par l'eau des rapides. C'était comme si la pluie et le fleuve arrachaient des fragments de brousse au cœur du continent pour les envoyer flotter jusqu'à l'océan, à une distance incalculable. Mais en fait c'était le fleuve seul qui engendrait cette plante. La grande fleur mauve n'avait fait son apparition que quelques années auparavant, et la langue locale n'avait pas de mot pour la désigner. Les Noirs l'appelaient « la chose nouvelle du fleuve » et elle était pour eux un ennemi de plus. Ses tiges et ses feuilles caoutchouteuses formaient d'épais entrelacs de végétation qui adhéraient aux rives et obstruaient les voies d'eau. Elle poussait vite, plus vite que les hommes ne pouvaient la détruire avec les outils dont ils disposaient. Nuit et jour la jacinthe d'eau arrivait du sud en masses flottantes qui se reproduisaient pendant leur voyage.

À la courbe du fleuve traduit par Gérard Clarence
ALBIN MICHEL 1982

Vidiadhar
S. Naipaul

fleuve métaphore...

Le fleuve est la liquéfaction de la substance de la terre, il est l'éruption de l'eau enracinée au plus secret de ses replis, du lait sous la traction de l'océan qui tête.

Paul Claudel *Connaissance de l'Est*

Certains écrivains ont le fleuve métaphorique, ce sont souvent des nostalgiques, ils le chargent de toutes les valeurs et gradations de la temporalité, de tous les thèmes de la fuite, de la perte, de la mémoire actualisée, de l'irréversible. Chez d'autres l'eau qui coule n'active que l'imagination de la matière : toute représentation a une croissance fulgurante, inonde et déborde vers une poésie saturée d'images matérielles.

Mais, pour arbitraire que soit cette distinction, chaque catégorie se subdivise encore. Dans le premier groupe, le fleuve tantôt sépare, tantôt fait communiquer ; tantôt il est berceau, tantôt sépulture ; tantôt divin, tantôt la proie de la bassesse humaine ; tantôt menace ou fertilise... Dans le second de même : certains fleuves sont aériens,

d'autres se traînent lourdement ; ou bien leurs eaux purifient ou bien c'est un cloaque ; leur chant et jusqu'à leur silence se chargent de valeurs contraires.

Et voici qu'encore dans chaque sous-catégorie apparaît une nouvelle division. Et si l'on traçait une cartographie de toutes ces oppositions et bifurcations, ce que l'on obtiendrait ressemblerait fort au bassin d'un grand fleuve se divisant et se perdant en milliers de ruisseaux et filets aussi ténus et impalpables que les racines ultimes d'un grand végétal.

La nature a imaginé et fait exister ce fleuve étrange : le Cubango coule de l'Angola au Botswana, n'arrive à aucune mer mais est bu par un immense polder d'éponge au cœur d'un désert marécageux résolument continental...

Bel exemple de visions de la débâcle chez le Roumain Panaït Istrati : ... j'aperçus le Danube : gelé depuis décembre, il venait de rompre pendant la nuit sa formidable carapace, cet implacable révolutionnaire. Il l'avait fracassée. Et maintenant, bourru, fulminant, invincible, il charriait sa masse de cercueils blancs. Oui, des cercueils ! Il les broyait, les dressait, les couchait à nouveau, les baignait, les portait sur son dos, au loin, vers Galatz, vers Sulina, dans la mer. Je restai pétrifié et regardai, regardai ce cimetière flottant.

Panaït Istrati *La jeunesse d'Adrien Zograffi*, GALLIMARD 1968

La cataracte découpe des golfes qu'emplissent de larges squames blanches. Comme dans les incendies, il y a des petits endroits paisibles au milieu de cette chose pleine d'épouvante : de charmants ruisseaux dans les mousses, des fontaines pour bergers arcadiens de Poussin, ombragées de petits rameaux doucement agités. Tempête éternelle, neige vivante et furieuse. Le flot est d'une transparence étrange. Des rochers noirs dessinent des visages sinistres sous l'eau. Ici la tête hideuse d'une idole hindoue à trompe d'éléphant semble sortir de cette rage d'eau. À l'endroit le plus épouvantable de la chute, un grand rocher apparaît puis disparaît sous l'écume comme le crâne d'un géant englouti, battu depuis six mille ans de cette douche effroyable.

Victor Hugo *Le Rhin*, CHRISTIAN PIROT ÉDITEUR 1996

... ou fleuve de matière ?